
Laura Bellini
Ne fais pas de moi un souvenir
Elle ne veut pas être la femme dont il se souvient.
Elle veut qu'il apprenne à la connaître à nouveau.

Ne fais pas de moi un souvenir

Elle ne veut pas être la femme dont il se souvient. Elle veut qu'il apprenne à la connaître à nouveau.

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384902240

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4
Chapitre 1 - Les conditions qui ne figuraient pas dans le contrat 12
Chapitre 2 - Entre ce qui est permis et ce que nous désirons 23
Chapitre 3 - Ce qu'on ne peut pas prévoir 35
Chapitre 4 - Les conversations que nous n'avions pas eues autrefois 44
Chapitre 5 - Le droit de dire non 55
Chapitre 6 - La lumière que je n'arrivais pas à retenir 65
Chapitre 7 - Entre le baiser et la vérité 77
Chapitre 8 - Ceux qui connaissent son prénom 87
Chapitre 9 - Le risque que nous prenons ensemble 97
Chapitre 10 - Une intimité sur laquelle on ne peut revenir 108
Chapitre 11 - Une place pour notre vie 118
Chapitre 12 - Le prix des beaux souvenirs 129
Chapitre 13 - Tout n'est pas à vendre 140
Chapitre 14 - La vérité que nous ne savons pas encore exprimer 151
Chapitre 15 - Tout ce que nous ne nous étions pas dit 161
Chapitre 16 - Une distance qui ne se mesure pas en kilomètres 174
Chapitre 17 - Une vie que je n'ai pas besoin de retrouver 186
Chapitre 18 - Un premier pas sans promesses 196
Chapitre 19 - La dernière lumière 206
Chapitre 20 - Ne fais pas de moi un souvenir 218

INTRO

J'ai pris la première photo avant même d'ouvrir la porte de la serre.

À travers les vitres couvertes de buée, je distinguais des rangées de pieds de tomates, de hautes tiges soutenues par des ficelles et la lumière du matin qui se diffusait dans l'air humide. Rien de tout cela n'était particulièrement beau selon les règles enseignées dans les cours de photographie. La structure avait des proportions irrégulières, l'une des vitres était fissurée et la peinture verte s'écaillait sur l'armature métallique. Pourtant, j'ai levé mon appareil et appuyé sur le déclencheur.

Je voulais saisir cet endroit avant que quelqu'un ait le temps de le mettre en ordre pour mon objectif.

J'étais arrivée en Warmie avec un programme précis. J'avais quarante et un ans, vingt ans d'expérience professionnelle et suffisamment de collaborations ratées derrière moi pour savoir que l'improvisation n'était parfois qu'une manière élégante de désigner le manque de préparation des autres. Le livre photographique consacré à la dernière saison de cette serre familiale devait être un projet personnel, dont j'assumerais pleinement la vision artistique. Pas une chronique sentimentale de l'entreprise, ni une publicité pour les tomates, mais le récit d'un lieu qui disparaissait du paysage.

Trois mois de travail. Des photographies à l'aube et après la tombée de la nuit. Des portraits de personnes qui avaient passé une grande partie de leur vie à travailler ici. Des entretiens enregistrés, des notes manuscrites et des images

de gestes quotidiens que personne ne jugeait dignes d'être conservés.

Dans la poche de ma veste, j'avais un contrat signé avec une maison d'édition. Dans ma voiture, deux valises remplies de matériel.

En revanche, j'ignorais que l'homme que je souhaitais le moins revoir était encore capable de donner un tout autre sens à une matinée ordinaire.

— Si vous cherchez le propriétaire, il est près de la chaufferie.

Je me suis retournée.

Une femme vêtue d'une veste polaire bleu marine se tenait près de l'entrée. Ses cheveux gris étaient tirés en un chignon serré et elle portait une caisse en plastique remplie de petits pots de fleurs. Elle a regardé mon appareil, puis mon visage, comme si elle essayait de déterminer si j'étais une personne de plus intéressée par l'achat du terrain.

— Je suis Edyta Pawlik. Je suis venue photographier la serre.

La femme a froncé les sourcils.

— Ah, c'est vous qui faites le livre. Waldek m'en a parlé.

Pendant quelques secondes, je n'ai entendu que les gouttes d'eau tombant d'une gouttière qui fuyait.

Waldek.

Pas Waldemar Żur, le propriétaire de l'exploitation. Pas l'homme dont le nom figurait sur les documents que la maison d'édition m'avait transmis. Waldek, prononcé avec naturel, avec cette familiarité dont on use pour parler de quelqu'un qui fait partie du quotidien.

— Il est ici ? ai-je demandé.

— Où voulez-vous qu'il soit ? La femme a esquissé un sourire. Il est debout depuis cinq heures. Comme son père, de son vivant.

Je l'ai remerciée, même si je n'avais aucune intention de me rendre immédiatement à la chaufferie. Il me fallait quelques minutes pour faire coïncider le nom inscrit sur les documents avec l'homme que je connaissais d'une tout autre vie.

Je n'avais pas revu Waldemar depuis presque dix-sept ans.

Lorsque nous nous étions séparés, il avait vingt-neuf ans, des convictions bien arrêtées et cette forme particulière d'obstination qui, au début, ressemble à un soutien solide avant de finir par évoquer une porte fermée. J'avais vingt-quatre ans et j'étais persuadée que si je restais avec lui en Warmie, je cesserais d'être moi-même.

J'étais partie pour Varsovie avec mon appareil photo, quelques vêtements et une ambition bien trop grande pour notre appartement de location.

Il n'avait pas essayé de me retenir.

Pendant de longues années, j'avais considéré cela comme la partie la plus douloureuse de nos adieux.

À présent, debout sur l'allée de gravier, je n'étais plus certaine d'avoir réellement souhaité qu'il le fasse.

Je suis entrée dans la serre.

L'odeur de terre mouillée m'a frappée avec une intensité surprenante. L'air était chaud, saturé d'humidité et du parfum légèrement sucré des fruits qui mûrissaient. Au bout d'une des allées, un petit ventilateur fonctionnait en

produisant un bruit irrégulier qui rappelait la respiration d'un animal épuisé.

À travers le viseur, j'ai découvert un monde que j'avais autrefois connu par cœur.

La vieille table de rempotage. L'évier métallique. Les caisses en bois empilées contre le mur.

J'ai pris une photo.

Puis une deuxième.

À la troisième, j'ai remarqué, posé sur la table, un mug en céramique bleue dont l'anse était ébréchée.

Je le connaissais.

Je l'avais acheté pour Waldemar sur un marché d'Olsztyn, à l'époque où nous étions encore assez jeunes pour considérer un objet ordinaire comme une promesse d'avenir commun.

J'ai abaissé mon appareil.

— Je n'y crois pas, ai-je murmuré.

— À quoi ?

La voix venait de derrière moi.

Elle n'était plus exactement celle dont je me souvenais. Elle était devenue plus grave, plus rauque, débarrassée de son ancienne précipitation. Pourtant, je l'ai reconnue immédiatement, avant même d'avoir eu le temps de me retourner.

Waldemar se tenait à quelques pas de moi.

Il portait un tee-shirt sombre aux manches retroussées et un pantalon de travail taché de terre. Ses tempes avaient grisonné. Son visage était plus mince, marqué de rides prononcées autour de la bouche. Il avait l'air de ses

quarante-six ans, et non de l'homme que j'avais conservé dans ma mémoire.

Mais ce qui m'a le plus surprise, c'était son calme.

Il n'a pas souri en me voyant. Il n'a pas non plus fait quoi que ce soit qui aurait pu me laisser penser que mon arrivée lui déplaisait.

Il me regardait, simplement.

— À ce mug, ai-je répondu en désignant la table. Je pensais que tu l'avais jeté depuis longtemps.

Il a jeté un coup d'œil à la céramique.

— On peut encore boire dedans.

J'ai eu envie de rire. C'était exactement ainsi qu'il répondait autrefois à mes déclarations les plus dramatiques. Sans méchanceté, mais avec un sens du littéral désarmant.

— Bonjour, Waldek.

— Bonjour, Edyta.

Mon prénom avait une sonorité différente dans sa bouche. Il n'avait pas utilisé ce diminutif tendre qu'il employait autrefois uniquement lorsque nous étions seuls.

Son regard s'est posé sur mon appareil.

— Tu as déjà commencé à travailler ?

— La lumière était belle.

— Elle l'est toujours à cette heure-ci.

— Je me souviens.

Quelque chose est passé sur son visage, une expression que je n'ai pas su identifier.

— Beaucoup de choses ont changé ici.

J'ai fait glisser mes doigts le long de la courroie de mon appareil.

— Je l'ai remarqué.

— Je ne parle pas des vitres.

Un silence s'est installé.

J'avais préparé une douzaine de phrases professionnelles pour ma première rencontre avec le propriétaire de la serre. Je voulais parler du calendrier, des autorisations nécessaires pour publier les portraits des employés et de la documentation photographique de l'arrêt progressif de la production. Au lieu de cela, je me retrouvais face à un homme avec lequel j'avais autrefois partagé un lit, des factures et la conviction que l'amour suffirait à concilier deux rêves différents.

— Je ne savais pas que cette serre était à toi, ai-je fini par dire.

— Je sais.

— Tu savais que c'était moi qui devais réaliser le livre ?

— Oui.

Il ne cherchait pas à dissimuler sa réponse. C'est précisément ce qui m'a le plus irritée.

— Tu aurais pu me prévenir.

— J'aurais pu.

— Et alors ?

— Je voulais voir si tu viendrais.

J'ai senti cette vieille pointe de colère si familière, mais cette fois, je ne l'ai pas laissée diriger la conversation.

— Je suis venue faire mon travail. J'ai un contrat, une échéance et ma propre vision de ce livre.

— Je sais. J'ai lu ton projet.

— Alors tu sais aussi que je ne cherche rien d'autre ici que de la matière photographique.

Waldemar est resté silencieux un instant. Puis il s'est approché de la table et a posé de côté les gants qui s'y trouvaient.

— Très bien, a-t-il dit. Parce que je n'ai pas l'intention de faire comme si ces dix-sept dernières années n'avaient pas existé.

Je ne m'attendais pas à ce que ces mots me blessent.

Dans mes souvenirs, Waldemar se tenait toujours sur le seuil de notre appartement, au moment où je partais avec ma valise. Il portait un pull gris et me regardait comme s'il attendait que je change d'avis. Pendant des années, j'étais revenue à cette scène, la retouchant dans mon imagination. Parfois, je lui prêtais une phrase qu'il n'avait jamais prononcée. Parfois, je m'accordais un courage qui m'avait alors manqué.

À présent, en voyant ses mains abîmées et crevassées par le travail, j'ai compris que je ne savais presque plus rien de lui.

Je ne savais pas qui il avait aimé après mon départ.

Ni ce qui lui faisait peur.

Ni pourquoi il fermait cette serre alors que, peu de temps auparavant encore, il ne pouvait imaginer sa vie sans elle.

— Ce n'est pas ce que j'attends de toi, ai-je répondu.

Il m'a observée plus attentivement.

— Tant mieux. Mais avant de commencer, il faut que nous parlions de ce que tu veux réellement montrer ici.

J'ai soulevé mon appareil, davantage pour occuper mes mains que par envie de prendre une photo.

— Je veux montrer la vérité.

— La vérité de qui, Edyta ?

Je n'ai pas répondu.

De l'autre côté des vitres, le soleil s'était élevé au-dessus du toit de la chaufferie. Entre nous se trouvait la table, avec ce vieux mug dont nous nous souvenions tous les deux, même s'il pouvait avoir une signification complètement différente pour chacun de nous.

J'étais venue préserver par la photographie un lieu en train de disparaître.

En regardant Waldemar, j'ai pensé pour la première fois que je risquais de faire exactement la même chose avec lui. Enfermer un homme bien vivant dans une image que je portais en moi depuis longtemps, sans même remarquer le moment où il avait cessé de lui correspondre.

J'ai abaissé mon appareil.

— Et si je n'arrivais pas à te voir tel que tu es aujourd'hui ? ai-je demandé.

Waldemar m'a regardée sans sourire.

— Alors c'est peut-être justement par là que nous devrions commencer.

Chapitre 1 - Les conditions qui ne figuraient pas dans le contrat

Waldemar n'a pas détourné le regard lorsque je lui ai demandé de commencer par les aspects concrets. Pendant un instant, j'ai eu l'impression qu'il attendait toujours une réponse à sa propre question, mais il a fini par acquiescer et m'a indiqué une porte menant à une petite pièce de service.

— Le bureau se trouve derrière la zone de tri. Nous pourrons y discuter tranquillement.

Je l'ai suivi entre les rangées de pieds de tomates. Il se déplaçait parmi les plantes avec l'assurance d'un homme qui connaissait chaque fixation saillante et chaque irrégularité du sol. Lorsqu'il a remarqué une ficelle détendue, il s'est arrêté, a rectifié l'attache d'une tige, puis a repris sa marche. Ce petit geste m'a agacée davantage qu'il n'aurait dû. Je me souvenais de Waldemar interrompant une conversation importante pour réparer un robinet qui fuyait. Autrefois, j'appelais cela sa fiabilité. Vers la fin de notre relation, j'y voyais la preuve que tout le reste comptait davantage pour lui que moi.

Le bureau était différent du reste de l'exploitation. Il contenait un bureau moderne, deux écrans, une imprimante et une armoire métallique destinée aux documents. Un planning de production était accroché au mur, à côté d'un tableau portant les noms des employés. Il n'y avait ni photographies de famille ni souvenirs susceptibles de m'offrir des questions faciles sur le passé.

Waldemar a tiré une chaise devant moi.

— Un café ?

— Non, merci.

— Tu le bois toujours sans lait ?

Je l'ai regardé.

— Depuis six ans, je le prends avec du lait.

Il a accueilli cette information sans commentaire, mais j'ai remarqué le léger mouvement de ses sourcils.

— De l'eau, alors ?

— Volontiers.

Lorsqu'il m'a tendu un verre, j'ai aperçu une petite cicatrice sur le dos de sa main. Je ne m'en souvenais pas. C'était la première preuve tangible de toutes ces années auxquelles je n'avais pas participé, plus convaincante encore que ses cheveux gris ou ses nouvelles rides.

J'ai sorti ma tablette de mon sac et ouvert le calendrier de travail.

— J'ai prévu six étapes pour la documentation. La première concerne les lieux et les employés. La deuxième, la production quotidienne ; la troisième, les archives familiales. Les suivantes porteront sur la fin de la saison, le démontage des installations et les portraits réalisés après l'arrêt du travail. J'aimerais également enregistrer des entretiens qui serviront à rédiger de courts textes pour accompagner les photographies.

Waldemar écoutait attentivement.

— Et si quelqu'un ne souhaite pas raconter son histoire ?

— Je ne le forcerai pas.

— Et si cette personne dit quelque chose qui ne correspond pas à ta vision du projet ?

— Alors je vérifierai si ma vision doit être modifiée.

Pendant un instant, il m'a regardée comme si cette réponse l'intéressait réellement.

— Bien. Parce que j'ai une condition.

J'ai posé ma tablette contre le bord du bureau.

— Je t'écoute.

— Je ne veux pas d'un livre qui transforme cet endroit en monument.

J'ai pensé aux photographies prises le matin même. À la lumière prisonnière des vitres, au vieux mug, à toutes ces images auxquelles j'avais déjà accordé de l'importance.

— Je n'ai pas l'intention de mettre qui que ce soit sur un piédestal.

— Pourtant, dans la présentation de ton projet, tu as employé l'expression « un monde qui disparaît ». Trois fois. Tu as également écrit que l'exploitation était le dernier refuge de la culture traditionnelle dans les environs.

— C'est le langage d'une proposition éditoriale.

— C'est justement ce qui m'inquiète.

Il a désigné le planning accroché au mur.

— Nous disposons d'un système d'irrigation moderne, nous travaillons avec des clients qui comptabilisent chaque livraison au kilogramme près et, depuis plusieurs années, nous luttons contre la hausse des coûts de l'énergie. Nous ne sommes pas une image de calendrier. Si tu veux montrer notre dernière saison, montre aussi pourquoi c'est la dernière.

— Je veux raconter l'histoire des gens, pas rédiger un rapport financier.

— Et moi, je veux que ces gens reconnaissent leur propre vie.

Il avait répondu calmement, mais sa voix était devenue plus ferme. Je me suis rappelé combien il détestait qu'on parle à la place des autres. Autrefois, cela m'impressionnait, jusqu'au moment où j'avais commencé à soupçonner qu'il essayait également de prendre des décisions à ma place.

— Waldemar, tu ne m'as pas engagée comme photographe publicitaire. La maison d'édition m'a invitée à réaliser un projet d'auteur. Je ne te laisserai pas contrôler mes cadrages.

— Je ne te demande pas de contrôler tes cadrages. Je te demande de ne pas arranger la réalité pour qu'elle corresponde à ta nostalgie.

Cette phrase m'a arrêtée plus efficacement qu'un éclat de voix.

— Quelle nostalgie ?

— Tu es la seule à savoir ce dont tu te souviens de cet endroit. Moi, je sais à quoi il ressemble aujourd'hui.

J'ai posé ma tablette et entrelacé mes doigts sur mes genoux.

— Si tu insinues que je suis incapable de séparer notre passé de mon travail, dis-le franchement.

— Je ne sais pas encore si tu en es capable.

— Et pourtant, tu as accepté ma candidature.

— J'ai accepté tes photographies. J'ai regardé ton livre sur les anciennes usines textiles. Il était remarquable.

Je ne m'attendais pas à ce compliment. Ces dernières années, j'avais appris à recevoir la reconnaissance

professionnelle sans fausse modestie, mais les paroles de Waldemar avaient un poids particulier. Lorsque j'étais partie, je commençais à peine à gagner ma vie grâce à la photographie. Il se souvenait de moi comme d'une jeune femme qui passait ses nuits à développer des clichés dans une chambre noire improvisée.

— Merci, ai-je répondu.

— C'est précisément pour cette raison que je ne veux pas te voir faire quelque chose de moins bon ici.

J'ai senti monter une colère qui exigeait une réponse.

— Et moi, je ne veux pas que tu me traites comme une fille de vingt-quatre ans à qui il faut expliquer comment fonctionne le monde.

Waldemar s'est assis face à moi.

— Dans ce cas, nous avons tous les deux une raison d'être prudents.

Dehors, un petit chariot de transport est passé devant la fenêtre. Ses roues métalliques ont grondé sur l'allée bétonnée. J'ai pris mon verre et bu quelques gorgées d'eau pour éviter de répondre trop rapidement.

— J'ajouterai au calendrier des entretiens consacrés aux raisons économiques de la fermeture de l'exploitation, ai-je annoncé. Mais je ne te promets pas que le livre racontera uniquement des pertes.

— Ce n'est pas ce que j'attends. Je veux qu'il montre aussi ce qu'il y a eu de bon.

— Quoi, précisément ?

Waldemar a regardé en direction de la serre.

— Le fait que, pendant de nombreuses années, les gens ont eu une raison de venir ici chaque matin. Même lorsque c'était difficile.

Il y avait davantage de tendresse dans cette phrase que je ne l'aurais imaginé au vu de notre conversation. Elle ne m'était pas destinée, mais s'adressait aux personnes et au lieu dont il avait la responsabilité. Je me suis souvenue du jeune Waldemar qui venait me retrouver après douze heures de travail et s'endormait au milieu d'une phrase. À l'époque, je ne comprenais pas que sa fatigue pouvait coexister avec sa fierté.

— J'aimerais parler aux employés sans que tu sois présent, ai-je déclaré.

— Bien sûr.

— Et photographier également les parties de l'exploitation qui ne sont pas présentables.

— C'est justement ce que je souhaite.

— Et les décisions éditoriales resteront les miennes.

— Avec une réserve. Chacun doit pouvoir décider s'il souhaite apparaître dans le livre et si son histoire personnelle peut être publiée.

— Cela fait partie des règles habituelles de mon travail.

— Je sais. Je me suis renseigné.

J'ai souri malgré moi.

— Tu t'es préparé.

— J'ai eu le temps.

— Dix-sept ans ?

Ce n'est qu'après avoir prononcé ces mots que j'ai compris à quel point ils avaient une résonance intime.

Waldemar a posé ses avant-bras sur le bureau.

— Je n'ai pas passé toutes ces années à étudier ton portfolio.

J'ai éclaté de rire, alors que je n'en avais absolument pas l'intention. Lui aussi a souri, presque imperceptiblement, mais cela a suffi pour que je retrouve un instant l'homme dont je me souvenais, celui de nos soirées autour de la table de la cuisine. Celui qui savait désamorcer mes reproches en une phrase sans pour autant leur ôter leur importance.

Il aurait été dangereusement facile de considérer cet instant comme la preuve que quelque chose entre nous était demeuré immuable.

Waldemar a été le premier à revenir aux questions professionnelles.

— Viens. Je vais te montrer le reste de l'exploitation. En chemin, je t'expliquerai quels bâtiments nous n'utiliserons plus.

Nous sommes sortis par la porte arrière donnant sur la cour. L'air était plus frais à l'extérieur et le soleil avait déjà séché une partie du chemin de gravier. Derrière la serre principale se trouvaient deux tunnels plus petits, une chambre froide et un long entrepôt au toit de tôle. Au loin s'étendaient des champs dont les limites étaient dessinées par de sombres bandes d'arbres.

J'ai photographié les inscriptions sur les caisses, une balance rouillée et les mains des employés qui triaient les tomates. Waldemar me présentait à chacun, sans intervenir dans nos conversations. J'ai remarqué qu'il donnait toujours d'abord le prénom de l'employé, puis sa fonction. Lorsqu'un homme lui a demandé s'il était obligé de poser, il a répondu que la décision lui appartenait entièrement.

Dans l'entrepôt, nous avons retrouvé la femme âgée que j'avais rencontrée près de l'entrée.

— Madame Irena, me l'a présentée Waldemar. Elle travaille ici depuis trente-deux ans.

— Trente-trois, si on compte cette saison, l'a-t-elle corrigé.

— Alors trente-trois.

Irena a examiné mon appareil photo.

— Et Waldek vous a raconté que vous preniez déjà des photos dans cette exploitation autrefois ?

J'ai senti le regard de Waldemar se fixer sur mon visage.

— Il y a très longtemps, ai-je répondu.

— Je me souviens de vous deux. Vous, avec votre appareil, et lui qui vous suivait partout. On pensait qu'on finirait par assister à votre mariage.

Je ne savais pas si j'avais davantage envie de disparaître ou de lui demander ce dont elle se souvenait encore.

— Irena, a dit Waldemar avec douceur, montre à Edyta les cahiers de récolte. Ils lui seront utiles pour son livre.

La femme lui a lancé un regard amusé, puis m'a conduite docilement jusqu'à une armoire.

À l'intérieur se trouvaient d'épais cahiers portant des dates et des annotations manuscrites. J'ai ouvert le plus ancien de ceux qui étaient accessibles. Le papier avait jauni et les chiffres étaient inscrits au stylo bleu, dont l'encre s'était effacée par endroits.

— Est-ce qu'on peut les photographier ? ai-je demandé.

— Si Waldek donne son accord.

— Il n'a pas besoin d'autoriser chaque photographie, ai-je répondu. Nous sommes justement en train de définir les règles.

Waldemar se tenait près de la porte.

— Ce sont des documents de l'exploitation. Tu peux les utiliser tant que tu ne montres ni données personnelles ni informations commerciales.

J'ai acquiescé. Notre première épreuve de collaboration s'était terminée raisonnablement, même si elle ne me procurait aucune satisfaction de victoire. Je comprenais de plus en plus clairement que Waldemar ne cherchait pas à m'enlever mon travail. Il voulait s'assurer que son monde ne serait pas décrit dans une langue qu'il ne reconnaîtrait pas.

Dans l'après-midi, nous nous sommes assis sur un banc près de l'entrepôt pour examiner les photographies de la journée. Sur l'écran de mon appareil défilaient les visages des employés, les rangées de plantes et les outils. Waldemar regardait chaque image sans se presser. Devant le portrait d'Irena, il m'a arrêtée d'un geste.

— Celle-ci est réussie.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle a exactement cette expression quand elle surveille quelque chose.

Sur la photographie, Irena tenait un cahier et regardait hors du cadre. Ses sourcils étaient froncés, mais un sourire se dessinait au coin de ses lèvres.

— C'est précisément ce que je voulais montrer, ai-je dit.

Waldemar a tourné la tête vers moi. Nous étions assis assez près l'un de l'autre, mais suffisamment éloignés pour que nos épaules ne se touchent pas. J'ai remarqué un fil

clair sur son tee-shirt et une odeur de savon que je ne connaissais pas. Il restait si peu de nos anciennes habitudes, et pourtant sa présence avait encore le pouvoir d'effacer tout ce qui nous entourait.

— Tu attends toujours que les gens cessent de poser, a-t-il observé.

— C'est le seul moyen de voir quelque chose de vrai.

— Pas toujours. Parfois, les gens ne veulent simplement pas être vus.

J'ai fermé l'aperçu des photographies.

— Tu parles de la photographie ?

— Entre autres.

Je n'ai pas répondu. Pour la première fois depuis mon arrivée, j'ai senti que cette conversation pouvait nous conduire dans un endroit où aucun de nous n'était prêt à s'aventurer.

Waldemar s'est levé et m'a tendu la main pour m'aider à quitter le banc, qui était assez bas. J'ai hésité une fraction de seconde avant d'accepter son aide. Sa main était chaude et rugueuse. Il m'a lâchée dès que j'ai retrouvé mon équilibre.

— Pour demain, j'ai besoin de la liste des personnes que tu souhaites photographier, a-t-il dit. Et des horaires pendant lesquels tu ne gêneras pas les livraisons.

— Je préparerai ça ce soir.

— Et moi, je parlerai du livre aux employés. Sans chercher à les convaincre de participer.

— Un partage équitable.

Nous avons marché ensemble jusqu'au portail. Je ne voulais pas reconnaître à quel point j'étais surprise de constater que nous pouvions si bien nous parler lorsque aucun de nous ne cherchait à gagner une vieille dispute.

Près de ma voiture, Waldemar s'est arrêté et a désigné mon appareil.

— Edyta ?

— Oui ?

— Ne supprime pas la photo de cette vitre fissurée. Je t'ai vue la photographier ce matin.

— Pourquoi ?

— Parce que nous allons la remplacer la semaine prochaine. Et puisque tu prépares un livre sur notre dernière saison, tout n'a pas besoin d'avoir l'air parfait.

Je l'ai regardé avec surprise.

— Je crois que c'est la première fois que tu me demandes toi-même de montrer quelque chose d'imparfait.

— Peut-être qu'autrefois, j'en avais davantage peur.

Je ne lui ai pas demandé de quoi exactement. Son visage était devenu sérieux et, soudain, je n'avais plus envie de plaisanter facilement.

Je suis montée dans ma voiture, mais avant de démarrer, j'ai regardé à travers la vitre. Waldemar se tenait toujours près du portail. Il ne me faisait pas signe. Il n'essayait pas de me retenir.

Cette fois, pourtant, je savais que je reviendrais le lendemain matin.

Et que ce ne serait pas uniquement une décision professionnelle.

Chapitre 2 - Entre ce qui est permis et ce que nous désirons

Le soir, j'ai étalé mon matériel sur la table de l'appartement que je louais à Olsztyn et j'ai passé une heure à essayer de sélectionner les photographies qui méritaient d'être présentées à la maison d'édition. J'en avais plus de trois cents. La partie professionnelle de mon esprit distinguait sans difficulté les images prometteuses, celles qui étaient trop évidentes et celles qui étaient techniquement ratées. La partie privée, en revanche, revenait obstinément vers quelques clichés sur lesquels Waldemar était apparu par hasard.

Sur l'un, il se tenait devant les portes ouvertes de l'entrepôt, en train de discuter avec un employé. Sur un autre, il se penchait au-dessus d'une caisse de tomates. J'avais pris le troisième sans vraiment m'en rendre compte, alors que je vérifiais les réglages de mon appareil. On n'y voyait qu'une partie de sa silhouette et une main appuyée contre une rambarde métallique.

J'ai supprimé ce dernier cliché.

Pas parce qu'il était mauvais. Au contraire, il aurait pu figurer dans le livre comme une représentation d'un homme lié à ce lieu. Mais je ne voulais pas commencer mon projet avec une photographie dont je ne parvenais pas moi-même à séparer la signification de mes souvenirs.

Mon téléphone a vibré.

C'était Joanna, mon amie et collaboratrice, chargée de la rédaction des textes du livre. Nous nous connaissions depuis douze ans. Elle faisait partie des rares personnes à